



HAL
open science

Trois figures de l'ancêtre chez Rétif de la Bretonne

Nicolas Brucker

► **To cite this version:**

Nicolas Brucker. Trois figures de l'ancêtre chez Rétif de la Bretonne. Jacques Fantino et Bernard Bourdin. Les Figures de l'ancêtre. Entre quête d'identité et souci de légitimité, 2, Centre Écritures, pp.99-116, 2012, 978-2-917403-25-9. hal-01483016

HAL Id: hal-01483016

<https://hal.univ-lorraine.fr/hal-01483016>

Submitted on 13 Mar 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Nicolas BRUCKER

Université de Lorraine, Centre Écritures, EA 3943, Metz, 57000

TROIS FIGURES DE L'ANCÊTRE CHEZ RÉTIF DE LA BRETONNE

Que les relations familiales jouent un rôle décisif dans l'œuvre de Rétif de la Bretonne, tant au plan de la pensée qu'au plan de l'invention littéraire, nul n'en disconvient. Encore faut-il s'entendre sur ce qu'il convient d'appeler « relations familiales ». Les générations circonvoisines, au nombre de trois, dans le contexte des traditions rurales que décrit Rétif quand il évoque ses origines dans la Basse-Bourgogne du XVIII^e siècle, forment un tissu social très dense, qu'il faut distinguer des liens plus lâches entretenus avec les aïeux par l'intermédiaire d'une mémoire partagée, indirecte et fragile. Dans ce deuxième cercle la fiction se mêle à la réalité pour former une légende vraie où les destinées individuelles croisent les grands événements de l'histoire. C'est à un troisième niveau d'appartenance sociale qu'il convient de situer l'ancêtre¹. Au-delà du cercle de famille, séparé de lui par un intervalle que ne parviennent pas à combler les traditions ou savoirs généalogiques, l'ancêtre se tient isolé de ses descendants supposés, détaché de l'histoire comme de la société. Alors que les *anciens* sont toujours susceptibles d'être reliés à l'actualité du sujet, pour en expliquer ou en justifier l'existence, l'*ancêtre* – ou faut-il plutôt dire, afin d'en respecter le caractère collectif, *les ancêtres* – ne se laisse pas complètement réduire aux récupérations ou annexions qu'on est tenté de lui faire subir. Son intangibilité, qui le maintient au-dessus des modes et des querelles, le destine à être l'objet d'un culte, et cela aux différents degrés de la vie sociale, du groupe familial à la nation entière, en passant par la communauté villageoise. Il cristallise les projections de tous, et au terme d'un processus objectivant, en vient à constituer une unité de discours. Point d'articulation

1 Voir sur cette question LEGENDRE (P.), *L'inestimable objet de la transmission. Étude sur le principe généalogique en Occident*, Paris : Fayard, 1985, p. 48 sq.

entre le révolu et l'avenir, il est encore un marqueur à partir duquel peut s'envisager le futur et s'interpréter le passé. Le temps des horloges est incarné en un temps des hommes, à équidistance entre la brièveté des vies singulières et les longs intervalles des évolutions géologiques.

L'ancêtre met en jeu les notions d'individualité et de filiation, de continu et de discontinu, faisant apparaître les figures du corps propre, du double, de la répétition, mais aussi de la consanguinité, de la transmigration et de la réincarnation. La *Philosophie de Monsieur Nicolas* en explicite le plus nettement les principes.

L'existence individuelle n'est pas seulement bornée à la durée de notre vie ; elle s'étend et se prolonge dans nos enfants : c'est nous-mêmes encore qui sommes nos fils et nos petits-fils : c'est nous-mêmes qui sommes nos filles ².

Si l'individu survit à sa propre mort pour vivre d'une vie seconde à travers sa descendance, c'est en vertu d'un facteur de continuité transgénérationnel qui, estompant les sauts et ruptures d'une génération à l'autre, minore aussi le spécifique de chaque caractère singulier. Si *nous sommes nos enfants*, c'est aussi que nous sommes nos parents, et qu'enfin chaque individu, étant le résultat d'une combinaison de traits spécifiques antérieurs, ceux des ancêtres, des *antecessores*, n'est singulier que dans la marge étroite d'une distinction que lui impriment des facteurs transgressifs, milieu différent, influence étrangère, progrès de la civilisation, et qui, détournant l'existence de sa trajectoire, en pervertissent la fin. Affirmer sa singularité c'est tenter d'échapper à une emprise, mais c'est aussi introduire la perversion dans le mouvement de la Nature. Celle-ci finit cependant toujours par avoir le dessus, elle « amène et compense tout ³ », réintégrant dans le destin général des êtres tous les faits y compris les plus spécifiques.

Les ancêtres agissent en chacun, mettant en question l'identité du sujet, son autonomie, jusqu'à sa définition. Mais eux aussi en vertu de la même loi sont agis par la dialectique de l'espèce et de l'individu, de l'inné et de l'acquis. Dans le cadre d'une succession dynastique, ils se différencient les uns des autres, par des clivages ou des oppositions plus ou moins marqués mais qui tous font sens dans l'histoire du peuple gouverné. Leurs conflits ne

2 *Philosophie de M. Nicolas*, dans *Œuvres complètes*, Genève : Slatkine reprints, 1988 [1796], p. 113. « Les enfants sont le prolongement de l'existence des pères », lit-on dans *La Vie de mon père*, dans *Romans II*, Paris : R. Laffont, coll. « Bouquins », 2002, p. 127.

3 *Philosophie de Monsieur Nicolas*, *op. cit.*, p. 119.

sont que le reflet des conflits qui traversent le grand corps social au cours de son histoire.

D'un point de vue littéraire, l'ancêtre pose enfin la question de sa représentation. S'il tient lieu d'un principe vitaliste déterminant d'une orientation de l'espèce à travers une combinaison de caractères acquis, ne risque-t-on pas en le figurant de ne l'envisager que par des traits contingents, sans rapport avec sa constitution essentielle, bref de manquer la cible ? Nous allons tenter de répondre à cette question en examinant plusieurs types de figuration possible, correspondant à chacun des trois systèmes suivants : patriarcal, urbain, utopique ⁴.

1. Le modèle patriarcal

Si l'on s'en tient à la représentation du père de famille rurale dans son degré éminent, c'est-à-dire conforme au modèle abrahamique, tel que l'illustre le héros de *La Vie de mon père*, on peut retenir trois critères principaux : la puissance, la sagesse et la dépendance à un territoire.

Le patriarche est un « Dieu visible ⁵ », il est Dieu en tant qu'il est rendu visible, donc sensible aux hommes. À travers lui parle le Seigneur. « C'est Dieu lui-même qui inspire les pères, lorsqu'ils commandent à leurs enfants ⁶. » Des attributs de la divinité, il possède en particulier l'omniscience et l'omnipotence. Agent de la loi, il dispense bénédictions et malédictions, lit et interprète les Écritures, actualisant la fable dans l'histoire des hommes. C'est un passeur, un médiateur entre le monde divin et le monde des hommes. Tous s'adressent à lui en l'appelant « père », jusqu'au prêtre qui vient lui administrer les derniers sacrements, avouant ainsi sa paternité spirituelle ⁷. On ne le touche pas, il est sacré, frappé d'interdit. Ses gestes et dits sont observés par des témoins attentifs, interprétés et divulgués dans ces *acta sanctorum* que constituent les relations écrites, certaines des

4 Ce texte a pour point de départ notre intervention dans le séminaire « L'ancêtre » (dir. B. Bourdin et L. Husson), axe « Herméneutiques » du centre « Écritures », le 12.01.2010 ; il a profité de la conférence de G. Berkman dans le même cadre le 07.12.2010. Nous dédions notre article à cette dernière.

5 *La Vie de mon père*, op. cit., p. 82.

6 *Ibid.*, p. 64.

7 *Ibid.*, p. 123.

lettres de Pierrot dans *Le Paysan pervers* par exemple. Il ne s'exprime que dans les circonstances critiques, quand une décision ou un jugement sont attendus ; il le fait alors avec gravité, accompagnant ses paroles de gestes expressifs, selon une exacte économie de moyens. Son style épistolaire est marqué par la même solennité, et par de nombreux archaïsmes qui produisent une impression d'omnitemporalité. Cette retenue dans l'expression rejoint le caractère d'une puissance qui, ne s'actualisant pas dans les faits, reste entièrement virtuelle.

Sa place est unique, son règne sans partage, comme le montrent les conditions de la succession de Pierre Rétif : le mariage d'Edme et de Marie une fois arrangé, Pierre disparaît, laissant son fils seul maître et seul mâle – il n'a que des sœurs – de la maisonnée. La transmission du nom, des biens et du droit à les perpétuer s'effectue selon une procédure réglée, héritée d'un droit ancestral, tel que le livre de la Genèse, la lecture préférée d'Edme, l'illustre par la succession d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Marqué du sceau d'une élection divine, Edme reçoit la mission de relever sa famille pour en rétablir la fortune, compromise durablement à la fin du XVII^e siècle, quand, l'édit de Nantes une fois révoqué, les Huguenots deviennent la cible des lois ostracisantes. En s'alliant aux Dondaine et en fertilisant Sacy la pierreuse, Edme fait advenir la bénédiction divine sur sa maison, mais aussi sur les familles environnantes. En quittant son lieu de naissance, Nitry, pour aller trouver femme et fortune ailleurs, et devenant père d'une multitude, deux fois sept enfants, chiffre symbolique redoublé, il réalise une promesse.

La sagesse s'exprime dans l'honnêteté, la justice et la capacité à tirer de l'expérience des règles de vie. Edme, surnommé l'*Honnête*, montre un détachement parfait pour les biens matériels, ce qui le préserve de toute tentation de favoriser son intérêt particulier. Cette probité lui assure la confiance de ses administrés, et garantit l'équité des jugements qu'il rend en qualité de notaire. Son action répond à des maximes *inviolables*, qu'il s'est données en les déduisant de son expérience et de la lecture quotidienne de la Bible. Le *Siracide* en particulier lui fournit ses règles de conduite⁸. Intériorisées, ces maximes revêtent une efficacité sociale : elles condensent un contenu éthique en le rendant applicable à tous, dans le souci de la vie en société, et à chacun, garantissant la quête individuelle du

8 *Ibid.*, p. 109.

bonheur. Cette sagesse, qui est tout à la fois celle du père de famille, du chef de communauté et du juge, est productrice d'ordre et de stabilité. Elle fait de lui dans son village un allié du curé, et dans le diocèse un allié de l'évêque. Antoine Foudriat d'un côté, Mgr de Caylus de l'autre lui vouent la plus haute estime. Sa sagesse est également prévoyance, elle sait maîtriser le cours du temps, devancer les catastrophes, rétablir les équilibres rompus, bref instaurer une économie.

Enfin le patriarche est attaché à un territoire, que les vicissitudes des temps peuvent l'amener à quitter. Au village des origines, Villiers, que les ancêtres ont fondé, d'autres lieux ont succédé, lieux d'exil ou de chute si on les réfère à l'âge d'or perdu, jusqu'à Nitry et à Sacy. C'est cette dernière terre, inculte et rocailleuse, comme son nom l'indique, qui finalement est donnée à Edme Rétif pour qu'il la valorise. La terre promise est une terre de désolation : c'est au travail de l'homme qu'il revient de la transformer pour la rendre conforme à la promesse. En habitant le lieu, l'homme le modifie pour lui donner une forme analogue à ce qu'il est intérieurement. Les qualités morales d'Edme rejaillissent au bout de quelques années et font de Sacy un séjour prospère et heureux. La charrue est l'emblème de cette transformation lente et patiente de la terre, qui de stérile devient fertile, rendant au centuple à qui veut s'y consacrer entièrement. Alors que la vigne produit plus rapidement, mais en appauvrissant les sols, et sans garantir la régularité des revenus, la culture céréalière assure sur le long terme un produit constant, qui en plus de nourrir les populations, dégage de la richesse par sa vente, à proportion de sa rareté. Edme est ainsi le père de récoltes nombreuses et abondantes, et par là le père de tous les Saxiates. Mais pour rendre les terres cultivables, il a dû préalablement modifier la forme du paysage : avec les pierres retirées du sol, il a constitué des tertres, les *mergers*, imprimant durablement au pays la marque de son dessein et de son travail. Ces tertres sont des monuments élevés pour signifier le triomphe de la grâce sur la nature : ils sont le signe de la promesse donnée et réalisée.

Dans *La Vie de mon père* apparaît cette idée que le nom d'usage ne serait pas le *vrai nom*, mais le masque d'une identité patronymique que les circonstances de l'histoire auraient obligé à cacher⁹. L'initiale « R. » dans *Le Paysan*, le nom complet « Restif » ou « Rétif » dans *La Vie de mon père*

9 « [...] le nom de Restif n'est qu'un sobriquet, mais il est si ancien qu'il a fait oublier le vrai nom [...] ». *Ibid.*, p. 50.

recouvrent un autre nom, une autre ascendance. Celle-ci est précisée dans une note à la fin de la 1^{re} partie de *La Vie de mon père*¹⁰. L'ancien nom « Montroyal » connote le degré suprême de la noblesse, un sommet de pureté, duquel les générations suivantes seraient descendues pour s'enfoncer toujours plus avant dans l'obscurité, la médiocrité et la roture. Dans la « Généalogie des Restifs », cette origine souveraine est celle d'un couple impérial, fils et fille d'empereurs romains victimes de la proscription¹¹. La lignée porte le nom dans sa forme originale, avant sa francisation au XVI^e siècle, c'est-à-dire à l'époque où la langue française se normalise pour s'imposer définitivement. Mais « Pertinax », traduit en *obstiné, acharné, qui ne lâche pas prise*, en renvoyant aux valeurs guerrières, s'inscrit dans l'environnement sémantique de la noblesse. Une note de *La Vie de mon père* précise que mieux que « Restif », qui évoque la résistance de l'âne à l'injonction qu'on lui fait d'avancer, c'est « Rectif » qui traduit le plus justement le mot latin, car la droiture morale est elle aussi à mettre au nombre des valeurs attachées à l'*homo nobilis*¹². Le patronyme « Restif » – ou sa graphie modernisée « Rétif » – couvre donc le mystère d'une élection divine qui imprime à ceux qui le portent une destinée hors du commun ; mais il indique aussi à quel degré de déchéance, sociale et morale, sont parvenus les descendants du noble ancêtre. Si Edme envoie son fils Edmond puis sa fille Ursule à Paris c'est pour tenter de restaurer le lustre d'antan, et ainsi regagner par et dans la ville une « qualité d'homme » depuis longtemps perdue.

2. Une figure du politique

La société rurale décrite dans *La Vie de mon père*, *Monsieur Nicolas* ou le début du *Paysan pervers* renvoie à un âge d'or, c'est-à-dire une organisation sociale rudimentaire, où une communauté d'un nombre restreint d'individus, liés entre eux par des liens de sang ou d'intérêt, par des traditions et une histoire communes, vivent en harmonie. Une telle harmonie tient à l'acceptation par tous de l'autorité du père, qu'il soit chef de famille, seigneur ou prêtre. Une *liaison d'être* plus forte que tout unit les hommes entre eux,

¹⁰ *Ibid.*, p. 77.

¹¹ *Ibid.*, p. 136-140.

¹² *Ibid.*, p. 143.

cette pitié dont Jean-Jacques Rousseau fait la pierre angulaire de la vie sociale. L'amour de soi s'ouvrant à autrui sympathise dans la souffrance ou le malheur éprouvés par le prochain. Une communauté sensible ainsi instituée permet la régulation des conflits et maintient un équilibre entre les êtres.

La rupture de l'équilibre est représentée par Rétif par la découverte de la ville, par le père d'abord, dans *La Vie de mon père*, puis par le fils, dans *Le Paysan*. La première initiation a tourné court, Edme ayant été prestement rappelé par son propre père, dès que s'est su le projet de mariage avec Rose, la fille de M. Pombelins, son maître à Paris, pour être promis à une villageoise ; c'est à la génération suivante qu'il revient d'actualiser la conversion parisienne du paysan bourguignon, de celui qui à la fin de sa vie, faisant l'éloge de la capitale, s'écriait : « Paris ou mon village : mais plutôt Paris que notre village ¹³ ». Edmond suivi de peu par sa sœur Ursule font là leur expérience, qui répond au thème traditionnel en littérature de la corruption de l'innocence villageoise par les fruits défendus de la vie mondaine. Le développement rapide de l'amour propre, encouragé par les passions, conduit le mauvais sujet à un enfermement narcissique, prélude à mille mésaventures. Rousseau voyait dans l'écart entre le désir et les besoins le trait caractéristique de l'adolescence, son humeur insatisfaite, querelleuse ou grondeuse. L'homme traverse en cette phase de la vie une étape critique qu'il devra surmonter en faisant la douloureuse mais nécessaire expérience de la résistance des choses à sa volonté. Le libertin du roman moral du XVIII^e siècle fait lui aussi cette expérience, mais trop tard, et sans en tirer la moindre leçon. La répétition des épreuves, qui donne sa structure de liste à ce type de roman, signe l'échec de l'apprentissage. Il faudra à Edmond connaître les pires infortunes pour, revenant sur son histoire, parvenir enfin à une forme de sagesse, dont le sort, terriblement acharné contre lui, ne lui laissera pas longtemps jouir.

Les aventures d'Edmond dans *Le Paysan perverti* suivent le cours de la genèse idéologique dont Jean-Jacques Rousseau trace pas à pas les étapes ¹⁴. À l'âge d'or de la vie patriarcale à Sacy succède la chute dans la civilisation, sa violence, ses excès, ses appétits sans borne. Ce n'est pas seulement le paysan qui est perverti, c'est à travers lui l'humanité entière.

¹³ *Ibid.*, p. 125.

¹⁴ Voir FABRE (M.), *Jean-Jacques Rousseau. Une fiction théorique éducative*, Paris : Hachette, coll. « Portraits d'éducateurs », 1999.

Le sentiment filial apparaît de façon intermittente, retrouvé au gré des lettres reçues de Pierrot et des rares séjours à Sacy, oublié sitôt le jeune homme revenu dans le tourbillon du monde. Gaudet le tentateur ne se pose-t-il pas en concurrent du père biologique, cherchant à substituer à l'autorité paternelle une autre autorité née d'une communion d'esprits et d'une affection de nature ambiguë ? L'entrevue de Gaudet et du père est un moment clé qui figure l'affrontement de deux conceptions de la paternité, l'une héritée d'un modèle traditionnel et ancestral, l'autre construite sur les acquis de la raison et sur une attitude *philosophique* dont Gaudet fait le critère d'un lien social d'un type nouveau¹⁵. De même que l'âge adulte selon Rousseau consacre la réalisation d'un équilibre entre les désirs et la capacité à les satisfaire, l'imagination et le réel, la volonté et les choses, de même l'organisation sociale parvient à sa plénitude quand la liberté civile en vient à coïncider avec la liberté personnelle pour ne plus faire qu'une unique expression du sujet. C'est ainsi que le père voit Paris : non comme un lieu de perte morale, mais comme un espace du politique, propre à élever l'homme au-dessus de sa condition. Paris, dit-il, est « la consolation du genre humain » ; celui-ci y respire « un air salubre¹⁶ », métaphore aériste qui renvoie aux théories médicales de l'époque et à une conception moderne de la ville¹⁷. Dans ce contexte où urbanisme et politique sont intimement liés, l'ancêtre subit une redéfinition et une reconfiguration.

La ville telle que la voit Rétif, à travers les projections des architectes et urbanistes de son époque, se veut intégralement conforme à la raison, que ce soit sur le plan politique, en appliquant la philosophie du contrat social, ou sur le plan architectural, en concevant une ville selon le triple critère symbolique – la capacité de la ville à signifier –, économique – l'efficacité dans les échanges – et hygiéniste. La structuration de l'espace, ouvrant de larges perspectives en étoile à partir de places où s'exposent les différentes fonctions du pouvoir, du commerce ou des divertissements, est commune à nombre de penseurs au XVIII^e siècle, du Voltaire des *Embellissements de la ville de Paris* (1749) jusqu'au *Tableau de Paris* (1782-1788) de Louis-Sébastien Mercier. Si Rétif reprend à son compte des idées partagées par

15 *La Paysanne pervertie*, Paris : Garnier-Flammarion, GF n°253, 1972, lettre XLII, p. 215.

16 *La Vie de mon père*, *op. cit.*, p. 124-125.

17 Voir TURCOT (L.), *Le Promeneur à Paris au XVIII^e siècle*, Paris : Gallimard, coll. « Le Promeneur », 2007.

ses contemporains, c'est, en les intégrant à son système, pour leur donner un relief nouveau. L'égalité politique instituée dans la ville, par opposition à la structure quasi féodale du village, marque un progrès que l'espace doit manifester. Paris fait sentir « le précieux parfum de l'égalité », déclarait Edme à la fin de *La Vie de mon père*¹⁸. Si tous les citoyens de la capitale sont égaux c'est qu'ils partagent le même ancêtre, pas seulement le père du genre humain, Adam – « Tous les hommes sont fils d'Adam », rappelait Pierre Rétif¹⁹ – mais le père de la nation. Ce père politique, dont l'effigie trône au cœur de la ville, sur le pont de Paris qui évoque le mieux la modernité émergente, c'est le fondateur de la monarchie, le régénérateur du peuple français, c'est Henri IV.

L'ancêtre apparaît dans ce contexte comme un pur symbole politique, l'union de tous à tout²⁰, mais aussi la fiction d'une permanence identitaire par l'affirmation d'une continuité dynastique. La place accordée à la statue équestre d'Henri IV est à cet égard significative d'une sémiologie urbaine reposant sur des relations optiques. Après Mercier, qui consacre à cette statue deux sections de son *Tableau de Paris*²¹, Rétif dans « L'An 1888 », anticipation insérée dans *Les Nuits de Paris*, en fait l'axe central d'une distribution des lieux symboliques du pouvoir. L'espace autour de l'effigie est suffisamment dégagé pour permettre aux enfants et aux vieillards, bref à toutes les générations confondues, de venir prendre du repos au pied du grand homme.

Arrivés devant la statue de Henri le bon, nous vîmes les enfants se jouer à ses pieds, les vieillards prenaient le frais sur des bancs qui bordaient les parapets en dedans et en dehors²².

Le roi porte ses regards vers la place Dauphine comme chacun sait, mais vers une place enfin ouverte à l'est, comme c'est le cas actuellement, la perspective se prolongeant vers le Palais de justice, et de là jusqu'à Notre-

18 *La Vie de mon père*, op. cit., p. 124.

19 *Ibid.*, p. 50.

20 Rétif désigne ailleurs le souverain « le réunisseur du pouvoir ». *Les Nuits de Paris*, IV, 76^e nuit, dans *Paris le jour, Paris la nuit*, Paris : Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1990, p. 768.

21 *Tableau de Paris*, dans *Paris le jour, Paris la nuit*, op. cit., p. 214-215 et 404.

22 *Les Nuits de Paris*, 10^e partie, 138^e nuit, Londres, 1788, p. 2230.

Dame, dégagée des innombrables rues et bâtisses qui l'entouraient²³. Rétif ne dit rien de l'ancien palais de saint Louis et de la Sainte-Chapelle ; sans doute inclut-il ces vestiges des *temps gothiques*, de la folie sanguinaire des croisades et de la superstition dans son plan de rénovation de la Cité. Il n'est pas indifférent que Henri domine du regard l'église cathédrale, qui condense tous les épisodes de la présence chrétienne à Paris, depuis la première évangélisation par saint Denis jusqu'aux processions de la Ligue, en passant par les mystères médiévaux. Comme dans le célèbre tableau de Léonard DeFrance *À l'Égide de Minerve* qui montre Joseph II, vêtu à la romaine, pointant du doigt le temple où se célèbre un mariage interconfessionnel, alors qu'au premier plan conversent des ministres de différents cultes devant l'échoppe à l'enseigne de Minerve, Henri IV désigne le symbole de la religion pour signifier la subordination de celle-ci au pouvoir civil. L'édit de tolérance, en assimilant la religion à l'organisation sociale, lui ôte tout pouvoir de division et ne conserve d'elle que la forme civile productrice de lien. Mais Henri IV est aussi le régénérateur d'une dynastie, qui à partir de son fondateur a connu une lente dégénérescence jusqu'aux guerres de religion qui en marquent le fond. C'est encore Henri qui à partir de lui assure la qualité de sa descendance : Louis XVI le Pacificateur, Louis XVII le Réformateur et Louis-François XVIII²⁴ reproduisent et développent la vertu royale de leur ascendant. « Henri IV, écrit S. Menant, inaugure le modèle d'une monarchie dont le principe s'actualise peu à peu dans l'histoire²⁵. » En eux revit celui dont le XVIII^e siècle a fait un roi philosophe.

Pour la nation entière Henri est un père commun, il trace entre le passé obscur de Paris, la ville laide, dangereuse et malodorante des « sales ancêtres²⁶ », et son avenir radieux, mis en tableaux dans des anticipations vraisemblables, une ligne continue, figurée dans l'espace par un axe optique. Se placer au côté de la statue c'est dès lors envisager Paris à partir du héros refondateur du pouvoir monarchique, de celui qui fit entrer la

23 « Quelle fut ma surprise de trouver Notre-Dame à découvert jusqu'à la statue de Henri le bon ! », *ibid.*, 135^e nuit, p. 2206.

24 « Il avait été décidé par Louis XVII qu'à l'avenir le nom national serait toujours uni à celui du roi », *ibid.*, 136^e nuit, p. 2210.

25 MENANT (S.), « Henri, héros classique, héros moderne », *Revue Voltaire* 2, Paris : PUPS, 2002, p. 32.

26 *Les Nuits de Paris, op. cit.*, 300^e nuit, p. 1013.

ville dans la modernité. De là s'ouvrent d'autres fuites, vers le Louvre, désormais libre des constructions gothiques qui l'entouraient, les Tuileries devenues un grand jardin public, l'Hôtel de Ville qui fait face à la rivière, le Collège Mazarin débarrassé de ses deux pavillons en saillie, la suite des ponts dégagés de toutes constructions, etc. À partir de cet axe médian qui parcourt l'Île de la Cité de bout en bout, quartier lui-même « aligné au cordeau en six belles rues », se déploient les perspectives et places de la ville entière, tandis que le pont lui-même, que Rétif après Mercier rebaptise « Pont Henri », est au croisement de l'axe fluvial est-ouest et de l'axe routier nord-sud. Le centre ordonnateur commande au système urbain, de même que le héros fondateur domine l'avant et l'après de l'histoire de la nation.

Que reste-t-il dans la représentation du politique des trois valeurs identifiées précédemment dans le système patriarcal ? La puissance est liée, on l'a vu, au regard. La vision est celle, nocturne, du Hibou spectateur, œil ouvert sur les misères et les crimes de la grande cité, perçant la plus profonde obscurité, sondant les murs, décelant jusque dans les intérieurs les drames domestiques les plus secrets. À l'enfermement narcissique du désir d'Edmond dans *Le Paysan perversi*, qui aboutit à sa propre destruction, succède dans *Les Nuits de Paris* une forme sublimée du pouvoir érotique, un pouvoir qui désormais agit sur le réel social dans la perspective de le transformer. L'altruisme du Spectateur, déjà pratiqué et encouragé par Edme dans *La Vie de mon père*, n'est pas hérité d'une loi écrite révélée, lue et transmise dans le sein d'une communauté de croyants, mais produit par le fait social ; dans *Les Nuits* il prend la forme d'une collaboration entre deux classes diamétralement opposées, le peuple représenté par celui qui se définit comme « fils d'un homme honnête et pauvre », et la noblesse de cour, incarnée par une richissime marquise²⁷. Cet homme sans nom et sans qualité, qui se définit seulement par une relation filiale ascendante, parcourt inlassablement le même espace, de la rue de la Bûcherie, où il demeure, à la rue Payenne, où se trouve la Marquise, à qui il contera jusqu'au matin ses aventures de la nuit, décrivant une boucle au centre de Paris. Le territoire ainsi défini est livré au pouvoir transformant du bienfaiteur, au progrès philosophique et philanthropique. C'est un vaste champ à cultiver pour y faire prospérer une humanité

27 *Ibid.*, 2^e nuit, p. 623.

réformée. Dans l'anticipation de 1888 on constate que cette action réformatrice a porté ses fruits, que Paris est désormais non seulement une belle et grande ville, vivante image de la raison, mais que la misère tant morale que sociale y est jugulée.

Mais la ville de 1777 décrite dans *Les Nuits* n'offre du père qu'une image dégradée, dérisoire, voire parodique. Les enfants insultent à la vieillesse du « lapiniste », contraint d'accomplir sa besogne de nuit²⁸. Un père de famille est écrasé par un carrosse à un carrefour²⁹. D'autres sont réduits à des emplois avilissants pour nourrir leur famille. Mendiants, invalides, ivrognes et inutiles peuplent *Les Nuits*. Edmond est devenu au terme de sa déchéance un misérable vieillard mutilé qui n'est plus propre qu'à inspirer l'effroi ou la pitié. C'est, de la bouche même des enfants qui lui font l'aumône, un « bon père », un « bonhomme³⁰ ». Du Hameauneuf paraît archaïque à ses hôtes de 1888 : son costume, son langage, son ignorance des événements récents choquent ou amusent les Parisiens du siècle suivant. Loin de leur inspirer le moindre respect, cet aïeul suscite indifférence ou raillerie. De fait, dans le système urbain la fonction paternelle est l'exclusivité du souverain ; elle est déléguée en totalité par les citoyens au chef dynastique, qui en capitalise les attributs. Mais le roi n'est que l'emblème d'un pouvoir qui est réellement assumé par le peuple. La ville représente dans son organisation cette conception du souverain. C'est pourquoi l'urbanisme fantasmé des *Nuits de Paris* en dit plus que les projets des philosophes du temps : il exprime une refiguration de l'ancêtre qui, déplacé de la campagne à Paris, trouve là un relief nouveau.

3. La transposition utopique

L'espace de l'ailleurs, qui est en fait un redimensionnement des coordonnées du réel pour les accorder à un nouveau système de possibles, s'offre comme un laboratoire politique : s'y trouvent repensées les relations du citoyen au pouvoir, et donc, incidemment, la place et la fonction de l'ancêtre. *Les Posthumes*, qui mettent en application une théorie de la transmigration

28 *Ibid.*, 77^e nuit, p. 772.

29 *Ibid.*, 255^e nuit, p. 979 et 270^e nuit, p. 987.

30 *Le Paysan perversi*, dans *Romans I*, Paris : R. Laffont, coll. « Bouquins », 2002, lettre CCL, p. 749-750.

des âmes, montrent des monarques réincorporés en modestes particuliers. Louis XIV apparaît en fils de laboureur, tandis qu'Henri IV est un vieux curé de village³¹. De tels tableaux, pour comiques ou fantaisistes qu'ils puissent paraître, n'en plaident pas moins en faveur d'une persistance de certains traits de caractère : en dépit des changements de corps et d'états successifs se maintiennent et même s'affirment des traits jusque-là passés inaperçus. Henri IV en curé de village est plus lui-même qu'en souverain. Apôtre d'un christianisme tolérant et « honnête », émule du Vicaire savoyard, il réforme la religion de l'intérieur, par l'exemple d'une vie vertueuse et juste au service des pauvres. Ainsi les qualités qui ont fait du bon roi Henri un fondateur, l'initiateur d'une société ouverte et tolérante, survivent à sa forme corporée, éphémère et contingente, pour se manifester derechef dans d'autres existences. *Les Posthumes* ne nient pas la position initiale de l'ancêtre, mais ne la limitent pas à sa seule dimension chronologique : celui-ci continue à frayer des voies nouvelles en montrant à ses contemporains par son exemple et ses leçons quel destin s'offre à la nation. En migrant d'un corps à l'autre, les esprits des grands hommes échappent à l'enfermement que l'histoire officielle leur impose, à la sanctuarisation de leur personne et de leur action. Ils demeurent à jamais nos contemporains.

[...] toutes les espèces, tant des hommes que des animaux, recommenceront à vivre dans des corps, pour redevenir encore libres et dégagés, roulant ainsi, pendant toute l'éternité, de la vie à la vie, en paraissant mourir, et renaître. Tout ce qui nous est arrivé, nous arrivera dans une vie nouvelle ; de sorte que nous serons avec un corps composé de matière homogène, sans être précisément la même, tout ce que nous aurons été³².

Les répétitions, polyptotes, dérivés affixaux, le passage d'un temps d'avant à un temps d'après dans la phrase citée, la métaphore fluviale dans d'autres endroits illustrent une des grandes idées de Rétif, savoir la continuité de la chaîne du vivant. Rien n'advient dans le présent qui n'a d'abord été, et rien n'était dans le passé qui ne sera encore, sous une autre forme, dans l'avenir. Cette logique continue, que masque l'apparente incohérence des faits de l'existence, décèle un dessein général de l'univers. Le monde corporel étant subordonné à un monde incorporel, éternel et immuable, les phénomènes d'ici-bas trouvent leur justification dans une supra-réalité que domine Dieu, seule substance définitivement individualisée.

31 *Les Posthumes*, éd. 1802, I, lettre XXIII, p. 220 sq.

32 *Ibid.*, I, lettre XVIII, p. 85.

La métaphysique des *Posthumes* nous éclaire sur la vraie nature de l'ancêtre selon Rétif et nous évite la tentation de l'assimiler à la figure que l'histoire officielle fabrique pour les besoins de l'éducation civique. Henri IV n'est pas réductible à l'effigie équestre qu'on peut admirer sur le Pont Neuf à Paris : son fécond génie s'étend bien au-delà ; à nous d'en repérer les manifestations discrètes et multiformes dans nos existences. C'est la tâche que Rétif assigne à ses récits distopiques : visions, rêveries, voyages imaginaires nous font accéder à ces mondes intermédiaires où se découvre le principe du vivant. Alors que le roman ou les mémoires livrent le spectacle des phénomènes déroulé selon l'axe du temps social, la vision ouvre la possibilité d'une libre circulation dans des coordonnées spatio-temporelles macrostructurales, dans lesquelles les faits individuels sont regardés comme un cas particulier d'une histoire universelle. C'est du reste une ressource littéraire ancienne et que le XVIII^e siècle a remis à la mode. Rétif exploite ce succès en jouant la surenchère, tant dans l'étendue de ses récits que dans leur excentricité.

Intéressons-nous à l'une des suites des *Nuits de Paris*, qui forme un récit d'anticipation particulièrement délirant : l'idée de « L'An 7777 » naît du hasard d'une date – le 7 septembre 1777³³. L'arbitraire de la fiction s'y affiche avec la plus parfaite décomplexion. Surpassant le songe que Du Hameauneuf confiait à son compagnon, l'imagination du Spectateur nocturne expose le tableau saisissant de la capitale recouverte d'une épaisse couche de limon, à la suite d'un déluge universel, lui-même provoqué par la collision d'une comète. Gaudet, dans *Le Paysan perversi*, ne prédisait-il pas une révolution cosmique, « l'entier bouleversement du globe³⁴ » ? C'était, prophétisait-il, à cette seule condition que l'humanité, incapable qu'elle était de s'affranchir du préjugé pour suivre en tout la lumière de la philosophie, parviendrait à la sagesse et au bonheur. Arrivé en 7777, le voyageur du temps se rend compte que de Paris ne subsistent que quelques rares habitations, des huttes entourées de broussailles, que la Seine, sous un climat désormais torride, est devenue un ruisseau³⁵, et qu'enfin toute

33 *Les Nuits de Paris*, 10^e partie, 141^e et 142^e nuit, Londres, 1788, p. 2252 sq.

34 *Le Paysan perversi*, *op. cit.*, p. 659.

35 Convaincu du futur assèchement de la Seine, Rétif prophétise sa réduction à un ruisseau dans deux mille ans, en l'an 3788. *Les Nuits de Paris*, dans *Paris le jour, Paris la nuit*, *op. cit.*, 348^e nuit, p. 1061. Dans *Les Posthumes*, Multipliandre a la vision de

culture a disparu, réduisant la maigre population, des créatures hautes de soixante-dix centimètres à un mètre et entièrement nues, à un régime des plus frustes. L'insolite du lieu tient à la transformation qu'a subi l'espace, les repères affleurant à la surface du sol, tels des vestiges d'une cité engloutie. Paris, nouvel Herculanium, est une ville souterraine dont la topographie se révèle au gré de sondages aléatoires. Quels sont ces repères ? D'abord Notre-Dame, le monument le plus élevé, dont les tours semblent deux rochers, pointant au milieu des ronces ; ensuite la colonnade du Louvre, sous la porte de laquelle on se baisse désormais pour entrer. Les deux symboles de l'oppression, religion et royauté, apparaissent vaincus, anéantis par le cataclysme planétaire, prélude nécessaire à une régénération complète de l'espèce humaine.

Le narrateur est salué par les Bizilis comme un Messie attendu depuis longtemps : sa présence, pourtant intimidante, étant donné sa taille de géant relativement à leur petitesse, ne les surprend nullement. Ils l'accueillent avec le sourire, et par la bouche de leur reine lui posent la seule question qui importe vraiment : « Êtes-vous un homme qui venez de bien loin ? » Question dont l'équivoque répond à l'équivocité de l'ancêtre : à la fois loin et proche, reculé dans le temps social, et au plus près de chacun dans le fluide vital, il se tient dans un entre-deux. De fait le voyageur n'a pas bougé, il occupe le centre de son espace familial, les siècles écoulés n'effaçant pas l'immédiate présence du sujet à ceux qui l'entourent. Il est de plain-pied avec sa descendance, reconnaît l'emplacement de sa demeure, où désormais pousse un pommier sauvage. Cette question fait écho à l'interpellation lancée par la « vaporeuse » à l'énigmatique homme-de-nuit : « qui êtes-vous ? », lui demandait-elle. À quoi il répondait par un lien de filiation : « je suis le fils d'un homme honnête et pauvre ». À la relation frontale, productrice d'une différence conflictuelle, il préfère la médiation du père, le détour par l'Autre, principe géniteur, garant et protecteur de l'individualité actuelle ; à la définition sociale, enfermante et excluante, l'insertion dans la série ancestrale.

Le pommier qui s'élève à l'emplacement de la demeure du Spectateur n'est-il pas l'arbre de vie du jardin de nos pères ? C'est bien là que lui l'ancêtre choisit de mener la reine, « unique rejeton d'une très ancienne

Paris devenu un village, et déchu de sa fonction de capitale au profit de villes côtières (lettre 178).

famille royale ³⁶ », pour s'unir à elle. Transporté dans le futur de sa descendance, il se voit amené à réengendrer ce qui a déjà été engendré une première fois. Lui le vieillard réensemence la jeune humanité, et plus particulièrement en son sommet, la dynastie royale issue des Bourbons. Lui qui est coupé de l'actualité des générations contemporaines, repoussé dans un hors temps, vient ainsi redoubler la création originelle. L'avenir de l'humanité, passé le cap de la révolution annoncée par Gaudet, ne tient plus à sa création mais à sa *recréation*, à la création qu'elle se donne elle-même. Au théocentrisme de la fable de la Genèse est substituée une formule qui en confondant les générations dans une même entité dynamique fait droit au mouvement de progrès qui porte l'homme au-devant de lui-même tout en maintenant l'union de l'espèce humaine au tout de la Nature. L'ancêtre n'est pas seulement une figure, représentation symbolique investie de valeurs contextuelles, mais un principe actif, universel et éternel, qui ne fait pas qu'entretenir dans l'être, mais, en remettant perpétuellement le sujet en contact avec son origine, assure à l'humanité sa croissance, voire sa métamorphose.

Le principe patriarcal chez Rétif réside dans le dynamisme d'un modèle qui se reproduit de génération en génération pour répondre à l'appel d'une promesse. Transposé au monde urbain, ce modèle, rural car lié à un territoire, devient une donnée collective, et soumis aux modalités d'expression architecturale et urbanistique, un emblème figurant l'unité sociale et nationale. Enfin dans une vision d'un dépassement de l'histoire, de la nation et de la religion, l'ancêtre est une fiction de soi à travers l'autre, en une rencontre entre le passé dont le moi est pétri et le futur anonyme d'une descendance.

Il ne s'agit pas de choisir une figure de l'ancêtre contre une autre. Rétif se fait appeler *de la Bretonne*, mettant en avant ses origines paysannes, son attachement au terroir et au père qui a acquis le domaine ; par ailleurs il clame en plusieurs endroits un lien filial qui l'unit à Paris, cette patrie qu'il s'est choisie ³⁷. D'un côté il déplore le déracinement et ses conséquences funestes, de l'autre il exalte les vertus civilisatrices de la grande ville. Il

36 *Les Nuits de Paris*, 10^e partie, 141^e nuit, Londres, 1788, p. 2257.

37 « Je n'ai jamais entrevu Paris de loin qu'avec le tendre sentiment d'un fils qui revoit sa mère ». *La Vie de mon père*, *op. cit.*, p. 125.

projette de cette dernière une vision idéale dans des rêveries sérieuses ; dans le même temps, il se plaît à imaginer, au rebours du progrès auquel son siècle voue un culte, un processus régressif menant l'humanité à un nouveau commencement. Ces contradictions ne sont qu'apparentes ; l'enjeu n'étant pas délimité par un temps ou un lieu de l'individu historique, mais étendu à un grand présent, un présent perpétuel, qui est tout à la fois celui du moi et celui de l'espèce³⁸. Si l'ancêtre est central chez Rétif, c'est qu'il met en jeu la double question de la permanence du vivant et de ses modifications nécessaires ou contingentes ; préoccupation qui rejoint celle exprimée par Diderot dans *Le Rêve de D'Alembert* : comment, à partir de cette matière qui nous est commune, à nous et aux autres êtres, peuvent naître les formes infiniment variées de l'existence individuelle ? L'examen très poussé de la subjectivité va de pair, chez Rétif, avec une physique vitaliste qui soumet l'individu à une loi supérieure, celle de l'espèce, et plus encore du tout de la nature. Et l'ancêtre, par son indétermination, traduit bien ce qui dans le sujet relève d'une logique de l'origine et de la continuité.

La notion d'ancêtre nous fait également mieux saisir le sens des éléments de généalogie donnés dans *La Vie de mon père*. L'échange de lettres entre l'auteur et son lointain cousin l'avocat grenoblois Rétif est très révélateur de la double face de l'ancêtre, qui représente la double manière dont chacun dispose d'habiter le temps et l'espace, et d'investir son moi social³⁹. L'avocat, qui a lu *La Vie de mon père*, se dit intéressé par les informations d'ordre généalogique qu'il a glanées dans le récit, et adresse à son parent une liste de demandes complémentaires. Lui le juriste ne peut se contenter de « on dit » ; il souhaite obtenir des pièces authentiques, qu'il puisse faire valoir comme preuve de l'ancienneté de sa famille, afin d'en tirer un bénéfice social. Sans doute déçu par la réponse que lui a fait l'auteur, il lui reproche dans une seconde missive son manque d'intérêt pour la recherche de ses origines : « Comment est-il possible, Monsieur, qu'avec une tradition aussi intéressante sur l'histoire de votre famille, vous n'ayez pas imaginé de faire des recherches sur l'origine de votre père, pour vous instruire de sa filiation ascendante⁴⁰ ? » Le lecteur moderne, au fait

38 BERKMAN (G.), *Filiation, origine, fantasme. Les voies de l'individuation dans Monsieur Nicolas ou le cœur humain dévoilé de Rétif de la Bretonne*, Paris : Champion, coll. « Les Dix-huitièmes siècles » 105, 2006, p. 450.

39 *La Vie de mon père*, op. cit., p. 144-146.

40 *Ibid.*, p. 145.

de l'obsession généalogique de Rétif, sera surpris d'une telle mercuriale. Pour reprendre le mot employé par l'avocat, c'est précisément parce que Rétif s'est plu à *imaginer* ses origines, qu'il a dédaigné la recherche positive que souhaite mener son cousin. Si l'ancêtre doit rester une fiction, c'est en ce qu'il offre la possibilité de se réinventer à l'infini, et en démultipliant le moi d'étendre démesurément le champ de son existence. Se savoir Cœurderoy, Montroyal, ou même Pertinax compte moins que d'avoir la perspective inlassablement renouvelée d'étendre bien grand ses ailes et comme Multipliandre, le héros voyageur des *Posthumes*, de planer sur les siècles, à travers l'univers, dans l'existence des hommes passés, présents et à venir. La généalogie est bien une légende, destinée à être incessamment écrite et réécrite, lue et interprétée, dont le moi est le héros et l'ancêtre le mystérieux animateur, partout présent et visible nulle part, unitaire et multiple, présentant différents visages sous une même substance.